

## CHAPITRE VI

La beauté du chrétien et surtout du saint est  
supérieure à toute beauté naturelle.

Quand nous comparons à la beauté que peut donner la nature celle que peut acquérir le chrétien, il s'agit uniquement, on le comprend, de la beauté morale fort indépendante du brillant de l'intelligence ou de la régularité des traits, partant bien distincte de la beauté plastique ou intellectuelle.

Déjà nous avons eu lieu d'admirer<sup>(1)</sup> la puissance moralisatrice de la religion, l'harmonieuse solidarité de ses dogmes; la parfaite correspondance de ses préceptes et de ses conseils, avec les exigences et les aspirations de notre nature; la merveilleuse efficacité des sacrements, la splendeur de la liturgie.

(1) Plus haut, liv. I, chap. ix.

Nous devons à la vérité d'ajouter que cette mystérieuse influence appartient à peu près exclusivement à la religion chrétienne, au catholicisme. Nous le disons sans hésitation possible, aux yeux de la foi, de la raison et de l'expérience, la vertu chrétienne l'emporte en beauté sur les plus éclatantes vertus naturelles.

La gradation esthétique que nous exposons en ce livre procède non par pente douce, mais par échelons distincts plus ou moins espacés. La distance qui sépare le niveau de la vertu chrétienne de celui de la vertu purement humaine est la plus grande que nous ayons eu jusqu'ici à franchir. La vertu chrétienne appartient à l'ordre surnaturel, ordre dont les liens et les rapports, au lieu de dériver de la nature sensible, intellectuelle ou morale, telle que l'a faite la création, résultent de l'élévation de l'homme à la dignité et à la vie d'enfant de Dieu, et de sa destination au partage de la félicité divine.

L'ordre moral surnaturel est — comme les autres ordres — constitué par l'unité dans la variété. Son resplendissement produit une beauté aussi supérieure que l'ordre auquel elle appartient. Constatons ce fait dans le chrétien et surtout dans le parfait chrétien, le saint.

D'abord, outre la vie du corps et de l'âme, le chrétien possède en soi un élément divin, la grâce qui le fait participer à la vie divine<sup>(1)</sup>.

(1) *Divinae consortes naturæ. II Petr., 1, 4.*

Ce nouvel élément de variété n'est-il pas contrebalancé dans l'âme chrétienne? D'aucuns prétendent que la vie divine ne pénètre en nous qu'au prix de l'extinction plus ou moins complète de la sensibilité du cœur. C'est là un préjugé : le contraire se vérifie tous les jours. Dans un arbre, la greffe ne détruit pas le sauvageon, elle donne une qualité supérieure à ses fruits; de même dans l'homme, l'élévation à l'ordre surnaturel et divin ne détruit pas les facultés et ressources naturelles, elle les perfectionne. Si le chrétien veille sur ses impressions, sur les inclinations et entraînements qui peuvent solliciter son cœur, c'est uniquement pour empêcher celui-ci de s'égarer en des sympathies aveugles sous lesquelles se cache la recherche personnelle toujours égoïste; s'il amortit l'amour-propre, c'est afin d'ouvrir plus largement son cœur à toute généreuse affection. Bientôt les émotions de la sensibilité, de l'amitié et du dévouement se retrouvent en lui plus désintéressées, plus ardentes et plus délicates par leur parenté avec l'amour divin<sup>(1)</sup>. Le saint aime ses proches, ses amis, les malheureux, les âmes avec lesquelles la Providence le met en contact; il aime les animaux, les arbres, les fleurs, la nature entière; il a des attendrissements qui surprennent. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir la vie de saint François d'Assise, de sainte Thérèse, de saint François de Sales. « Quiconque — disait ce dernier — me provoque en la contention d'amitié, il faut qu'il soit bien ferme, car je ne l'épargne point... J'ai l'affec-

(1) Cf. H. Joly, *Psychologie des saints*, chap. v.

tion fort tenante, immuable à l'endroit de ceux qui me donnent le bonheur de leur amitié<sup>(1)</sup>. »

Au milieu de cette variété d'éléments et de sentiments, plus riche dans un chrétien que dans tout autre homme, règne, surtout chez les saints, une unité supérieure. Unité la plus logique. Sachant que le tout de l'homme est de se sanctifier au service de Dieu, le chrétien n'a qu'une visée, qu'une devise :

Vivre sans vivre en saint, c'est vivre en insensé<sup>(2)</sup>!

Unité la plus complète. Rien dans la vie, pas une démarche, une action, une parole, une pensée ou un sentiment qui ne tende au service, à l'amour, à la gloire de son Dieu. Le même saint François de Sales disait : « Si je connaissais dans mon cœur la moindre fibre qui ne fût pas toute détrempee de l'amour de mon Dieu, je l'arracherais à l'instant<sup>(3)</sup>. » — Unité réellement divine, car la grâce de Jésus-Christ, l'élément divin pénètre l'homme tout entier, corps et âme, pour élever sa personne à la dignité d'enfant de Dieu.

Enfin, sous l'influence de cette grâce divine, chaque acte de vertu revêt un mérite divin qui le fait resplendir d'une beauté supérieure à toute autre beauté. Cette beauté surnaturelle ne saurait, il est vrai, tomber sous nos sens; ici-bas la foi seule l'atteint

(1) M. Hamon, *Vie de saint François de Sales*, liv. VIII.

(2) Ce vers est attribué à l'abbé de Rancé, réformateur de la Trappe. Un ancien a dit la même chose en d'autres termes :

Linquo coax ranis, cras corvis, vanaque vanis;  
Ad logicam pergo quæ mortis non timet ergo.

(3) M. Hamon, *op. cit.*, *ibid.*

directement. Est-ce une raison pour en faire moins de cas? Nullement; car en fait, les choses du monde invisible révélées par la foi ont plus de réalité que celles de ce monde sensible, où tout est silhouette, figure passagère <sup>(1)</sup>, plus ou moins trompeuse.

Cette beauté mystérieuse n'est pas sans avoir son rejaillissement dans la manifestation de la vertu chrétienne. Celle-ci en devient plus éclairée, plus éclatante, plus assurée, plus glorieuse. Constatons-le.

Dans l'antiquité païenne ou actuellement dans les pays infidèles, nous trouvons un certain patrimoine de vertus morales, reste de la tradition primitive. Mais si l'on veut en faire l'inventaire, on est surpris de sa pauvreté et de ses incertitudes. Jusqu'où s'étendent les obligations de l'homme envers la divinité, envers ses semblables et envers lui-même? Quelle est cette divinité qu'il faut adorer; est-elle une ou multiple? Où se trouve la sanction du devoir pour l'homme? Autant de questions sur lesquelles on ne s'accorde pas. La morale purement humaine est obscure, mutilée, douloureusement inachevée. Avec Jésus-Christ, l'obscurité s'évanouit; le code de la morale se retrouve avec son intégrité première, avec une perfection nouvelle. Chez toute nation chrétienne, il est un petit livre que tous apprennent par cœur, le catéchisme. Grâce à lui, un enfant, même du peuple, a la conscience plus éclairée que ne l'eut jamais aucun des plus doctes philosophes non chrétiens,

(1) *Præterit enim figura hujus mundi. I Cor., VII, 31.*

et, s'il est fidèle à ces lumières, sa vertu éclipsera, même aux yeux des hommes, tout ce que la nature a jamais pu inspirer de plus beau.

Il adorera son Créateur, mais sous l'inspiration de l'amour autant que sous l'empire du respect et de la crainte. Dieu est pour lui le meilleur des pères en même temps que la majesté souveraine. Il acceptera avec une résignation douce, joyeuse même, les afflictions de cette vie, soutenu qu'il est par la confiance en la tendresse paternelle du Dieu qui les permet, par les exemples et l'amour de Jésus-Christ, par l'assurance que ces peines seront magnifiquement compensées dans l'éternité. Il aimera les hommes, ses frères, de l'amour le plus généreux, mettant sous ses pieds, égoïsme, amour-propre, désir de vengeance; il sera rempli de sollicitude pour les malheureux et nourrira de l'affection pour ceux-là même qui le poursuivent de leur haine et de leurs outrages. Il sera chaste, il sera humble. A la vue des premiers chrétiens, les païens ne revenaient pas de leur étonnement: « Voyez donc comme ils s'aiment! » répétaient-ils avec admiration. C'est qu'en effet cette piété, cette chasteté, cette humilité, cette charité chrétiennes sont autant de traits d'une beauté morale, inouïe dans le paganisme, inaccessible à la seule nature.

Cette beauté surhumaine n'est pas comme d'autres, plus ou moins soumise à l'action et aux ravages du temps, il ne tient qu'au chrétien de la conserver dans sa fraîcheur et même d'en accroître l'épanouissement. Hélas! c'est le contraire qui arrive trop souvent.

Au sein même du catholicisme tous ne sont pas des saints ni même de bons chrétiens; «là aussi la corruption de la nature se manifeste par une éclosion de laid moral. L'oubli, la violation de la loi, « le péché », voilà le grand destructeur de la beauté. Le beau est composé d'harmonies et de clartés, le péché n'est que désordre et ténèbres. Dès qu'une âme s'éloigne du centre de gravité vers lequel elle doit graviter pour se replier sur elle-même et se faire son propre centre, elle devient terne, basse, dégradée. Rien d'élevé dans son esprit, rien de généreux dans son cœur, rien de grand dans ses projets; en un mot rien qui rayonne et resplendisse dans son être; ses facultés, dont les ailes ne savent se déployer, se traînent vers les jouissances inférieures... Selon les circonstances, vous trouverez cette âme dure, hautaine, haineuse, rapace, violente, molle, voluptueuse, hypocrite, perfide; jamais désintéressée, pure, simple; jamais belle. Prenez un orgueilleux, un impudique, un avare, un lâche..., la première impression que vous ressentirez à leur contact sera une impression de laideur : ils repoussent <sup>(1)</sup>. »

Du moins, et c'est là le privilège du chrétien, coupable, il se rend compte de sa dégradation. De plus, les moyens d'y remédier lui sont offerts; il peut se réhabiliter, effacer ses fautes, reconquérir sa beauté d'enfant de Dieu. Le Seigneur Jésus, au cours de sa vie mortelle et particulièrement au temps de sa Passion, a fait appel à toutes les âpretés de l'existence, aux privations, aux angoisses, aux

(1) Buathier, *le Sacrifice et le beau*, p. 11.

humiliations, aux tortures, afin de réparer par la douleur volontaire les joies illicites cherchées dans le péché. Il a, dans sa miséricorde, amassé un trésor inépuisable d'expiations; de son sang versé jusqu'à la dernière goutte, il a fait un bain réparateur de la beauté des âmes. Pour se guérir de la lèpre du péché qui le défigure, pour retrouver l'innocence avec la fraîcheur et la splendeur d'une divine jeunesse, le pécheur n'a pas besoin de se plonger jusqu'à sept fois dans le Jourdain, comme dut le faire Naaman; il suffit au chrétien coupable de mêler les larmes de son repentir au sang du Rédempteur; il n'est pas contraint, comme le général syrien, d'entreprendre un long et coûteux voyage; il lui suffit de recourir au sacrement.

L'ordre est rétabli dans son âme; avec l'amitié de son Dieu le chrétien a retrouvé la beauté du futur héritier des cieux. Beauté glorieuse entre toutes, car pour la conserver, pour l'enrichir, il faut lutter, combattre avec un courage et une persévérance invincibles <sup>(1)</sup>. Chaque pas en avant doit être acheté par une victoire. Nous avons affaire à des ennemis puissants que rien ne fera désarmer. L'ennemi, ce sont les anges déchus, qui par haine du Dieu dont nous portons l'image et par jalousie de notre destinée, — nous sommes appelés à occuper les places qu'ils ont perdues au ciel, — font tout pour nous entraîner à la révolte et à la ruine. L'ennemi, c'est le monde avec ses maximes et sa conduite opposées

(1) Militia est vita hominis super terram. *Job*, vii, 1.

à l'Évangile, ses séductions si nombreuses, sa pression si puissante. Cependant ni le démon ni le monde ne seraient fort redoutables sans la complicité qu'ils trouvent dans notre attrait instinctif pour le fruit défendu, sorte de vitesse acquise qui nous entraîne loin du devoir.

Je vois le bien, le mieux, et je choisis le pire <sup>(1)</sup>.

Il faut donc nécessairement lutter pour fixer notre intelligence dans la vérité, notre cœur dans la charité, la volonté dans le devoir, les sens dans la pureté, l'âme entière dans la vigilance et la prière. Il faut lutter : c'est le salut, c'est l'honneur de la vie. Victor Hugo, bien inspiré cette fois, eut l'intuition de cette vérité et l'exprima dans ces beaux vers :

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent; ce sont  
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front.  
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,  
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,  
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,  
Et quelque saint labeur et quelque grand amour <sup>(2)</sup>.

Ce saint labeur, c'est la sanctification; ce grand amour, celui du divin Maître, le Seigneur Jésus.

Cette lutte sera souvent héroïque par l'absence de tout appui sensible. Sur le champ de bataille, les héros de nos armées ont tout pour exalter leur âme, pour les entraîner : le regard des compagnons et des chefs, l'éclat des exemples, le pays présent et

(1) Video meliora proboque, deteriora sequor. — Ovide.

(2) Victor Hugo, *les Châtiments*, liv. IV, n° 9.

sensible dans le drapeau... Mais le chrétien se dévoue et combat au service d'un maître qu'il ne voit pas et qu'il n'entend pas; il est seul dans une arène silencieuse; c'est de sang-froid qu'il faut lutter; c'est de son propre cœur, aidé de la grâce, qu'il lui faut tirer sa résolution. Elle est encore héroïque, cette lutte, par sa continuité. Ah! s'il suffisait de se donner tout entier, d'un seul coup, à la bonne heure, mais pour le chrétien ni trêve ni repos; il ne peut quitter le champ de bataille. Enfin l'intimité même de la lutte exige un nouvel héroïsme; il s'agit en effet de combattre son propre cœur. Pour ordonner sa vie de telle sorte que tout y tende à la gloire divine, il faut se vaincre, se renoncer soi-même, immoler ses préférences. Telle est la voie tracée par l'Évangile.

C'est la voie qui conduit à la sainteté, c'est-à-dire au sommet de la beauté morale. Donc tous ceux qui s'engagent dans cette voie et y avancent sont des artistes, au sens le plus élevé du mot. Tout en voulant s'oublier eux-mêmes, ils travaillent sans cesse à embellir leur âme et leur vie, ils y font resplendir l'ordre le plus magnifique, ils y réalisent une beauté sublime; ils méritent qu'on leur applique ces paroles du Roi-Prophète : « Allez de progrès en progrès, réglez par la splendeur de votre beauté <sup>(1)</sup>. » Néanmoins souvent ils s'ignorent. « Un paysan russe avait été mordu au bras par un loup enragé; il était venu trop tard chercher sa guérison à Paris.

(1) Specie tuâ et pulchritudine tuâ, intende, prospere, procede et regna. *Psalm.*, XLIV, 5.

On le transporta à l'Hôtel-Dieu. Ses convulsions étaient si terribles qu'aucune patience d'infirmier n'y pouvait tenir. Une vieille sœur augustine se sentit seule de force à se charger de lui. Depuis plus de vingt-quatre heures elle n'avait pas quitté cet énergumène qui, dans ses crises, se jetait sur elle, la bouche ouverte, comme pour la dévorer, et, dans ses courts apaisements, ployant le genou, lui couvrait les mains de baisers, de bave et d'écume. « Que vous devez être lasse, ma mère ! » lui dis-je. Elle me répondit avec un sourire à la fois très vieux et très jeune : « Vraiment, je suis honteuse de l'être si peu. » Elle était à mille lieues de se douter qu'elle fût sublime <sup>(1)</sup>. »

Dieu, admirable dans toutes ses œuvres, l'est tout particulièrement dans ses saints <sup>(2)</sup>. Les plus grands artistes l'ont compris et leur génie ne s'est jamais plus complètement révélé que dans la représentation de ces héros du christianisme.

Émule de Phidias par la sobriété de la composition, la noblesse et la correction du dessin, de Fra Angelico par la profondeur et l'élévation du sentiment religieux, H. Flandrin fut chargé de décorer les longues frises de l'église Saint-Vincent de Paul, à Paris. Il représenta le défilé des saints du ciel <sup>(3)</sup>. L'œuvre terminée, l'artiste invita son maître, Ingres,

(1) V. Cherbuliez, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1891, p. 271.

(2) *Mirabilis in sanctis suis, Deus. Ps. LXVII, 36.*

(3) Cf. Gaborit, *le Beau dans les arts*, p. 247.

à la visiter. Celui-ci monte sur les échafaudages et après avoir longuement promené son regard sur la magnifique procession, se retourne vers son élève : « Vous les avez donc vus ? » lui dit-il avec un accent profondément ému et des larmes dans les yeux. C'était le plus grand éloge qu'il pût faire. Oui, H. Flandrin les avait vus dans le silence de ses méditations, dans les extases de sa foi si vive. Ces saints et ces saintes qui marchent portant les instruments de leur martyre ou du travail dans lequel ils se sont sanctifiés, nous disent ce qu'ils ont été sur la terre, les tribulations qu'ils ont traversées, leurs travaux et leurs fatigues ; mais il y a tant d'assurance dans leur démarche, de sérénité sur leur front, de confiance et d'amour dans leur regard, de joie parfaite sur leurs lèvres, tant de beauté surhumaine en toute leur personne, qu'évidemment ils appartiennent à la Jérusalem céleste et jouissent de la béatitude des élus.

